Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

7 | 2010

Le Conte et la Fable

« Modernités de Perrault », *Cahiers Parisiens / Parisian Notebooks*, vol. 4, 2008, p. 190-288.

Christelle Bahier-Porte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/745>

DOI : 10.4000/feeries.745

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2010

Pagination : 212-215

ISBN : 978-2-84310-182-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Christelle Bahier-Porte, « « Modernités de Perrault », *Cahiers Parisiens / Parisian Notebooks*, vol. 4, 2008, p. 190-288. », *Féeries* [En ligne], 7 | 2010, mis en ligne le 31 juillet 2011, consulté le 24 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/feeries/745> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.745>

«Modernités de Perrault», *Cahiers Parisiens / Parisian Notebooks*, vol. 4, 2008, p. 190-288.

La section intitulée «Modernités de Perrault» du volume 4 des *Cahiers Parisiens* donne les actes d'une journée d'étude organisée à l'université de Chicago à Paris, le 16 mars 2007. La section réunit sept articles autour de la question de la «modernité» ou *des* «modernités» de l'œuvre de Perrault. D'après l'introduction de Larry F. Norman et Jean-Pierre van Eslande, il s'agit d'étudier les rapports des œuvres de Perrault entre elles : *Le Siècle de Louis le Grand*, *Le Parallèle des Anciens et des Modernes*, les *Contes en vers et en prose* et les *Hommes illustres*, et de se demander de quelles valeurs «modernes», politiques, esthétiques et anthropologiques, elles seraient porteuses. Pour répondre à un tel programme, il convient naturellement de définir cette notion de «modernité(s)» postulée dans le titre et l'intérêt du recueil porte précisément sur cet affrontement des sept contributions à ce concept qui se trouve légitimement et pertinemment interrogé, mis à l'épreuve des différentes œuvres, théoriques et littéraires, voire mis en question. La «modernité» de Perrault, chantre des Modernes, loin de s'imposer comme une évidence se nourrit d'hésitations, de paradoxes voire de contradictions dont la question suivante, extraite de l'article de Larry Norman, peut rendre compte : «Et si le chef du parti moderne était — juste un peu — un “Ancien” ? » (p. 278). Tout l'intérêt de ces articles est précisément de prendre la mesure, quantitative et qualitative, de ce «juste un peu».

Il faut saluer également, avant d'entrer dans le détail des démonstrations, la richesse de la rencontre entre les œuvres théoriques de Perrault et les *Contes en vers et en prose*. En quoi les contes explicitement engagés dans la querelle des Anciens et des Modernes par la préface de 1694, plus implicitement par le refus de toute déclaration polémique en 1697, sont-ils cohérents avec l'œuvre polémique et politique de Perrault ? Qu'apporte la «voix du conte» au combat pour la Modernité, ou pour le moins, à la définition même d'une modernité, diachronique et synchronique ?

La notion de «modernité» se définit en effet tout d'abord sur l'axe du temps. Être moderne c'est refuser l'admiration pour les œuvres de l'Antiquité, qui pour les Anciens est «un temps légendaire» (Françoise Lavocat), un âge d'or. Au contraire, les partisans des Modernes prônent une «lecture historicisante» (Jean-Paul Sermain) des œuvres du passé et demandent à ce que l'Antiquité soit considérée comme un «temps historique». En vertu de cette inscription dans l'histoire et dans une logique de progrès, les Modernes privilégient donc le présent contre le passé. Cependant, comme

le montre Jean-Paul Sermain¹, il ne s'agit pas d'un présent réduit à l'actualité ou à la mode mais d'un présent qui construit sa propre relation au passé, et c'est cette relation au passé, construite dans les œuvres, qui devient « moderne ». C'est là que les tensions entre les œuvres polémiques et les *Contes* (en vers et en prose) sont sans doute les plus saillantes. Françoise Lavocat² montre ainsi comment le refus de l'imitation des grandes œuvres du passé risque de condamner les Modernes aux « viles matières » (*Siècle de Louis le Grand*) et à une certaine « trivialité de la littéralité » parce qu'ils se privent du prestige imaginaire et culturel des grandes œuvres du passé et parce qu'ils refusent l'allégorèse pratiquée par les admirateurs des Anciens. À cet écueil, les œuvres polémiques répondent par la promotion des arts non mimétiques (opéra, art des jardins, architecture) et par une sorte de fiction de l'origine qui permet d'abolir le temps de la répétition et de la copie (pour la peinture notamment). C'est déjà une forme de manipulation du temps, « une stratégie discursive de l'obliquité » (p. 203), dont le meilleur opérateur est sans doute l'anachronisme dont Françoise Lavocat étudie les différentes modalités. L'anachronisme des *Contes* se distingue néanmoins de la manipulation des temporalités à l'œuvre dans les textes polémiques en ce qu'il relève d'une stratégie énonciative qui permet l'« étrangement » voire l'enchantement de la proximité : la temporalité des contes est à la fois lointaine et proche. Cette « obliquité » temporelle a des conséquences sur l'interprétation même des contes et permet alors d'échapper à l'allégorèse respectueuse des partisans des Anciens. Les moralités, loin d'être des clefs morales des contes, n'en sont que des « possibles herméneutiques » (p. 207)³. Jean-Paul Sermain montre alors comment cet « étrange » rapport au temps, un présent qui se joue du proche et du lointain, fonde la lecture de *Grisélidis*. Si la leçon du conte est de promouvoir la valeur exemplaire de la patience de Grisélidis, elle ne peut qu'apparaître scandaleuse, choquante, déplacée à un lecteur de la fin du XVII^e siècle. Pourtant, la leçon porte bien sur le présent en proposant notamment une réflexion politique sur les excès de l'autorité et de la soumission passive. La leçon porte parce qu'elle intègre le passé dans un conte « anachronique » qui dit malgré tout la vérité du présent, c'est sans doute une forme de « modernité » du conte fort différente de celle qui est mise en avant dans les œuvres théoriques : une modernité « en acte » contre une modernité proclamée.

1. J.-P. Sermain, « *Grisélidis* de Perrault : l'anti-Baudelaire », p. 209-216.

2. F. Lavocat, « Le proche et le lointain : les mondes de Charles Perrault », p. 193-208.

3. Pour quelques-unes de ces lectures « possibles » des *Contes*, voir J.-P. Sermain, *Le Conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 102-104 et M. Escola, *Contes de Charles Perrault*, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005, p. 130-151.

Sur cet axe diachronique qui consiste à considérer les œuvres de l'Antiquité selon leur « juste valeur⁴ » et à tenir compte par conséquent des progrès de l'esprit humain, l'Antiquité se trouve assimilée à l'enfance du monde et de l'humanité. Cette notion n'est pas propre à Perrault, Larry Norman en rappelle la généalogie depuis Francis Bacon en 1620. La notion d'enfance est alors péjorative, associée dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes* aux préjugés, à l'immaturité voire à l'irrationalité. Or les *Histoires ou contes du temps passé*, dont la rédaction est fictivement attribuée à un enfant, semblent au contraire fonder leur valeur, et leur modernité, sur l'esprit d'enfance. Larry Norman et Jean-Pierre van Eslande expliquent que la notion d'enfance dans les contes ne se réduit pas à une inscription sur l'axe du temps mais relève aussi d'une manière de lire que Jean-Pierre van Eslande associe à la complicité, au jeu, voire à l'impertinence et qui permet aux contes de mettre en question les « valeurs nouvelles » du présent (circulation de l'argent, bouleversement des hiérarchies)⁵. En se fondant sur le *Parallèle*, Larry Norman⁶ associe également à l'enfance la manière de lire des Anciens, lesquels, nostalgiques, lisent comme des enfants ou comme des parents : trop indulgents, ils accordent du sens aux discours de leurs enfants, une indulgence voire un aveuglement qui serait à l'origine de l'allégorèse condamnée par les Modernes. Le recours à l'enfance dans les *Histoires ou contes du temps passé* relèverait alors pour les contributeurs du volume de cette « stratégie de l'obliquité », décrite par Françoise Lavocat à propos de l'imitation. Si l'enfance est « valorisée », se serait pour inviter à lire en adulte (Larry Norman), dans un esprit de jeu (Jean-Pierre van Eslande) qui permet de poser néanmoins avec acuité la question de l'autorité. Marc Escola⁷ relie en effet l'attribution des *Contes* en prose à un enfant à une autre « contradiction » entre le *Parallèle des Anciens et des Modernes* et les *Contes* : les « contes de vieilles » sont sollicités dans l'œuvre polémique pour dénigrer les œuvres des Anciens et « saper l'autorité » de l'auteur ; pour les contes en revanche, ils deviennent un « modèle ». Marc Escola explique alors que les *Contes* en vers auraient été, à l'origine, conçus pour « piéger ironiquement les partisans des Anciens » (p. 241), en suscitant des critiques qu'il aurait été facile de retourner ensuite en montrant aux Anciens que leurs œuvres comportent les mêmes défauts (c'est l'argumentaire du *Parallèle*). L'échec de cette stratégie expliquerait la

4. Selon l'expression de Marivaux, à la fin de la préface du *Télémaque travesti*, rédigé vers 1714, *Œuvres de jeunesse*, F. Deloffre (éd.), Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1972, p. 719.

5. J.-P. van Eslande, « Perrault, enfant sage ou enfant terrible du Grand Siècle ? », p. 267-276.

6. L. Norman, « « Maturité » et « puérilité » : Perrault entre le *Parallèle* et les *Contes* », p. 277-288.

7. M. Escola, « À conte d'auteur : modernité des *Contes* », p. 233-250.

rédaction de la combative préface de 1694. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette hypothèse, elle met en lumière la volonté de Perrault de créer dans les contes un « contre-modèle » de la construction de l'autorité de l'auteur, en montrant comment le texte moderne crée lui-même son propre modèle et trouve sa valeur à réception, dans la lecture du public. Ludivine Goupillaud⁸, qui étudie la présence des *Fables* de La Fontaine dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, arrive à une conclusion similaire : La Fontaine se voit « enrôlé » aux côtés des Modernes parce qu'il brise la chaîne de transmission des modèles en renouvelant complètement le genre de la fable, et parce qu'il y met « la dernière main » et sera donc privé de descendants. Sur l'axe du temps, La Fontaine « liquiderait » l'héritage antique d'une création continue des œuvres du passé pour entrer dans le temps des « créations singulières » (p. 225).

Emmanuel Bury⁹ se demande alors quelle est la place accordée aux savants et à la culture humaniste de la République des Lettres dans les *Hommes illustres*. Si Perrault rejette le culte de l'érudition, il fait néanmoins une place aux savants qui ont su se rendre « utiles » à la Nation et au public en se défaisant de tout amour-propre, ou philautie. L'originalité de l'écrivain consiste surtout à inclure parmi les « hommes illustres » des artistes modernes, inventeurs de genres nouveaux : Malherbe, Voiture, Quinault, ou encore La Fontaine à propos duquel Emmanuel Bury rejoint Ludivine Goupillaud : il est sans modèle et sans imitateur. Sur cet axe du temps qui permet de mesurer la modernité de Perrault, les *Hommes illustres* ouvriraient ainsi l'avenir à ce qu'on n'appelle pas encore « littérature ».

« Et si le chef du parti moderne était — juste un peu — un Ancien ? » Indéniablement, la modernité de Perrault ne peut se réduire à une forme de liquidation du passé qui promouvrait le génie singulier. Toutes les contributions réunies dans ce volume invitent à mesurer la complexité, faite de paradoxes et de contradictions, du rapport au passé de l'écrivain Perrault, dans ces œuvres polémiques et surtout dans les *Contes* qui réinventent à leur manière un passé fabuleux, ni lointain, ni proche, mais suffisamment évocateur pour que des générations d'enfants et d'adultes se reconnaissent dans ces mères-grand qui racontent des histoires. Modernité atemporelle de la « voix du conte ».

Christelle Bahier-Porte

8. L. Goupillaud, « Un chef d'œuvre encombrant : les *Fables* de La Fontaine dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes* », p. 217-231.

9. E. Bury, « Une république des lettres "moderne" ? Les *Hommes illustres* de Perrault », p. 251-266.